

LES CONVIVALISTES

RÉSISTANCE

RÉSONANCE

APPRENDRE À CHANGER LE MONDE  
AVEC **HARTMUT ROSA**



Le Pommier



Résistance,  
résonance

© Humensis/Éditions Le Pommier, 2020

Tous droits réservés

978-2-7465-2244-2

170 *bis*, boulevard du Montparnasse – 75014 Paris

[www.editions-lepommier.fr](http://www.editions-lepommier.fr)

Les convivialistes

# Résistance, résonance

Apprendre à changer le monde  
avec Hartmut Rosa

Coordonné par Nathanaël Wallenhorst

Avec les contributions de Renaud Hétier,  
Jean-Marc Lamarre, Fred Poché,  
Jean-Yves Robin

**Le Pommier**



INTRODUCTION

# Que faut-il apprendre pour changer le monde : la résonance ou la résistance ?

*Nathanaël Wallenhorst*

**U**n virus de quelques centièmes de microns a mis temporairement à l'arrêt les plus grandes entreprises de la planète. Mais nous, pouvons-nous volontairement ralentir et réorienter l'économie pour choisir ensemble la façon dont nous souhaitons façonner le monde ? Ici, le défi est de taille car, aujourd'hui, tout ce qui peut se vendre, produire des gains, est autorisé. Les logiques économiques de maximisation des intérêts individuels sont hégémoniques et entravent toute prise de décision collective. Comment pouvons-nous vivre ensemble, égaux et différents, sans que des logiques de maximisation des intérêts de quelques-uns

président entièrement à l'organisation sociopolitique ? Ne faut-il pas entrer en résistance et engager une révolution ?

Pour penser ces changements sociopolitiques radicaux, les convivialistes proposent de puiser leur inspiration dans une tradition intellectuelle et politique qui est née en Allemagne entre les deux guerres et s'est consolidée avec la dénonciation du nazisme : la Théorie critique de l'école de Francfort. Ces théoriciens juifs allemands, qui ont émigré par la suite en France, en Suisse, en Grande-Bretagne ou aux États-Unis, ont proposé une pensée singulière : une analyse critique de la modernité pour transformer de façon radicale les espaces sociaux à partir d'un soulèvement et d'une consolidation de l'humain. Ceux qu'on appelle les « théoriciens critiques » (au rang desquels Max Horkheimer, Theodor Adorno, Herbert Marcuse ou Walter Benjamin...) combattent ce qui annihile l'humain dans ses fondements, à savoir la délibération politique. « Pourquoi et comment l'humanité a-t-elle pu sombrer dans la voie de la barbarie ? » Telle était leur interrogation, voire leur obsession. Leur pensée est un engagement contre la destruction.

Les théoriciens critiques du début (membres de cette première génération de l'école de Francfort) furent particulièrement marqués par leur temps, la montée du nazisme puis l'horreur de la Shoah, qu'ils ont analysées et interprétées comme des révélateurs de la modernité. Sombre et charriant tant de catastrophes, la modernité rend difficile l'espérance. Compte tenu de ce contexte, ils ont été particulièrement sensibles à l'importance de la conflictualité en politique. On ne change pas le monde sur fond d'accord commun, mais de lutte, de combat à mener. Ces intellectuels ont ensuite fait place à une deuxième génération, emportée par le philosophe



allemand Jürgen Habermas (qui fut l'assistant d'Adorno après avoir soutenu sa thèse de doctorat) et sa théorie de l'agir communicationnel, qui a paru en Allemagne en 1981. Sa pensée s'organise autour d'une espérance : celle d'un espace public pacifié, au sein duquel la parole serait à même de circuler. Ici, ce n'est pas l'entrée dans une lutte qui est première, mais le dialogue. D'une certaine façon, cela revient à dire que nous sommes capables de nous mettre d'accord. Mais tous les sujets sont-ils de « bonne volonté » et désireux de pacifier l'espace public ? (À partir du 11 septembre 2001, Habermas prendra ses distances avec sa propre pensée.) Au sein de la troisième génération, dont le « leader » est sans conteste un autre Allemand, Axel Honneth (qui a été l'un des assistants d'Habermas), la tonalité est plus vive. Ce ne sont pas les modalités de pacification de l'espace public qu'il théorise, mais son contraire, la lutte – et une lutte nécessaire. Parmi ses doctorants figure le sociologue allemand Hartmut Rosa, actuellement considéré comme le représentant de la quatrième génération de l'école de Francfort. Chez ce dernier, l'ambition de faire advenir un changement profond dans l'organisation de notre monde, comme dans notre rapport au monde, est toujours là. Mais revient cette question, pour la quatrième fois depuis l'émergence de la Théorie critique : la lutte est-elle le meilleur moyen pour cette transformation radicale ? Après avoir été plutôt en faveur, puis en défaveur, puis de nouveau en faveur de la lutte... Hartmut Rosa propose une alternative qui, comme tant d'autres intellectuels à travers le monde, nous a profondément intéressés et questionnés : la résonance. C'est ici que se loge notre réflexion. Si nous souhaitons voir dans le monde s'opérer des changements

profonds et radicaux, faut-il entrer en résonance ou en résistance ?

## Qu'est-ce que la résonance ?

En avril 2016, Hartmut Rosa publie *Resonanz*, sorti en France en septembre 2018. Cet ouvrage rencontre un succès plus vif encore qu'*Accélération*, son précédent best-seller paru en Allemagne en 2006 et en France en 2010. Ces deux livres sont le reflet d'un double mouvement de la Théorie critique, au sein de laquelle Rosa ne cesse de rappeler qu'il inscrit son travail : *primo*, un questionnement portant sur les processus d'aliénation de la modernité capitaliste et la dégradation des conditions de coexistence sur l'étendue terrestre ; *secundo*, la proposition d'une voie (conceptuelle et à mettre en œuvre) permettant de déjouer cette aliénation, dont nous percevons – même si Rosa ne le nomme pas en tant que tel – qu'elle a la possibilité d'anéantir l'aventure humaine.

Le geste intellectuel de Rosa identifie dans l'« accélération » la principale aliénation de la période contemporaine : la toile hégémonique de l'impératif de croissance capitaliste nous contraint à une accélération perpétuelle et insoutenable. Le point nodal de notre époque réside, selon Rosa, dans cette mise en mouvement toujours plus rapide des relations aux autres, à soi-même, aux choses ou au monde matériel. Ce processus de dynamisation est propre à l'accélération sociale de la modernité. Dans le prolongement des analyses de l'accélération du rythme de vie que son compatriote Georg Simmel a élaborées à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle, Rosa appréhende la période contemporaine

comme scandée par une triple accélération – accélération technologique, accélération des changements sociaux et accélération des rythmes de vie. Les sociétés contemporaines ne peuvent se stabiliser que dans le mouvement de la croissance et de l'accélération de l'innovation, ce qu'il appelle un processus de « stabilisation dynamique » – en témoigne l'immense fragilisation engendrée par l'arrêt de notre course effrénée lors de la pandémie de Covid-19. La concurrence et la compétition sont centrales dans les interactions entre les individus et les organisations, mais aussi au sein même des fonctionnements psychiques. Cette stabilisation dynamique des sociétés contemporaines menace de rendre nos rapports au monde « muets ».

C'est à ce fonctionnement intrinsèque de la modernité, que nous pouvons aisément identifier comme responsable de l'impréparation politique face à une crise sanitaire comme celle que nous avons vécue en 2020 (réaliser des économies est devenu la priorité, même si cela suppose de fragiliser notre système de santé), que Rosa propose une forme d'alternative. Contre cette aliénation destructrice, il oppose la « résonance ». Celle-ci opère en dehors des mécanismes d'accélération et permet l'avènement d'un monde commun renouvelé, postcroissance. Nous pouvons dire de la résonance qu'elle a pour visée une sortie de l'*hubris* contemporaine, laquelle se traduit, dans nos modes de vie, par la maximisation mortifère des intérêts individuels. Pour Rosa, il ne s'agit pas tant de décélérer que d'entrer dans un nouveau rapport au monde, placé sous le signe de la résonance. Le monde, indisponible, nous est alors audible. À ce stade de notre réflexion, le dernier livre de Hartmut Rosa, *Unverfügbarkeit*, paru en 2018, se révèle particulièrement

intéressant. Nous pourrions traduire ce nouveau concept de Rosa par « indisponibilité » – son livre a paru en France en 2020 sous le titre *Rendre le monde indisponible*. Son constat est le suivant : le monde, aujourd’hui, doit être en permanence, techniquement et économiquement, disponible ainsi que scientifiquement connaissable – raison, parmi d’autres, qui a fait disparaître tout dialogue avec le monde, ce dernier étant placé sous contrôle humain. Pour Rosa, il est impératif que nous retrouvions une relation au monde marquée du sceau de l’indisponibilité, de l’incontrôlabilité ou de l’imprévisibilité.

L’étymologie de résonance, *re-sonare*, « retentir », « faire écho », renvoie à un phénomène acoustique où la vibration d’un corps appelle celle d’un autre corps. La résonance est donc une métaphore musicale : il s’agit de ressentir avec intensité la relation au monde, sa puissance de transformation. Les ressources de l’univers notionnel allemand, au sein duquel émerge le concept de résonance, se distinguent par deux caractéristiques inhabituelles à la tradition sociologique française : la mobilisation de la composante existentielle de la condition humaine et la formulation d’une pensée prospective sur fond de critique sociale. Le geste intellectuel de Rosa propose de sortir l’humanité de l’ornière où le néolibéralisme sans limite l’a placée. L’ambition est élevée – démesurée.

## Qui sont les convivialistes ?

Dans la définition d’une vision alternative à l’hégémonie néolibérale, nous nous référons au *Manifeste convivialiste* paru en 2013, ainsi qu’au *Second manifeste convivialiste*

publié en 2020, particulièrement inspirants et en phase avec les principaux enjeux du temps présent. Bien sûr, parmi les convivialistes, d'aucuns ne souscriraient pas à la moindre ligne de ce livre, et chacun pourrait y aller de son point de vue et y apporter des nuances... Si le convivialisme nous mobilise, c'est parce qu'il nous semble important de nous mettre d'accord sur un fonds doctrinal commun. Cela permet à des pensées alternatives au néolibéralisme de se sédimentent petit à petit pour s'opposer à son déploiement et faire reculer de la surface de la terre ce système de pensée pervers et destructeur. Comme le signifie le *Second manifeste convivialiste*, le capitalisme, devenu rentier et spéculatif depuis quelques décennies, redistribue de moins en moins la richesse. Oui, ils ont du sang sur les mains ceux qui, notamment parmi cette célèbre « société du Mont-Pèlerin », ont commencé, dans les années 1940-1950, à remettre en question la fonction régulatrice de l'État et son rôle essentiel dans le partage des richesses, et dont les idées ont triomphé dans les années 1980-1990 avec la dérégulation généralisée de l'économie. Il est fondamental de ne pas sous-estimer la puissance performative des idées !

Il nous revient désormais de fédérer un ensemble de pensées alternatives au néolibéralisme contemporain et de penser des infrastructures intellectuelles qui leur permettent de se déployer et de participer à cette (tant attendue) émergence d'un autre monde, caractérisé par sa durabilité et sa justice sociale (Internationale convivialiste, p. 14).

## **Apprendre la résonance ou la résistance ?**

Les cinq auteurs de cette réflexion collective, petite équipe convivialiste, ont l'habitude de travailler sur des questions éducatives – dans une perspective plutôt politique et en accordant une grande importance à la terre<sup>1</sup>. Ainsi, c'est comme éducateurs et pédagogues que se pose à nous cette question de l'entrée en résonance ou en résistance. « Penser en éducation » en poursuivant l'objectif de l'apprentissage de la résonance suppose de ne pas partir du sujet de l'apprentissage mais de la relation entre le sujet de l'apprentissage et l'autre, les choses et le monde. Ce déplacement du centre de gravité est inhabituel en éducation. Il s'agit de penser l'apprentissage autrement que comme une intégration de savoirs par le sujet de l'éducation. Positionner l'intersubjectivité (donc la relation) comme fondement anthropologique, privilégier la coexistence, permet de repolitiser l'acte éducatif et de le « dés-économiser » (pour l'ordonner à l'avènement de sociétés postcroissance). Envisager l'éducation à l'aune de la résonance c'est l'appréhender comme un acte fondamentalement postprométhéen : ce n'est plus ni la maîtrise ni la domination du monde qui importe, mais l'établissement d'une relation responsive avec lui. Il s'agit d'apprendre à dialoguer avec ce monde et à l'écouter, lui qui nous résiste et nous échappe, plutôt qu'à le prendre et à mettre la main sur lui.

Cet essai se veut une appropriation critique de la résonance en éducation, pour permettre un renouvellement en

---

1. Récemment, plusieurs d'entre nous ont participé à un travail collectif interrogeant le numérique dans la période contemporaine à l'aune du convivialisme (Wallenhorst, Mellot et Theviot, 2020).

profondeur de la façon dont nous vivons ensemble. La résonance prend un sens particulier en éducation, du fait, d'abord, du rapport sensible que l'enfant noue spontanément avec le monde et, d'autre part, parce que c'est bien dès l'enfance qu'il s'agit d'instituer et d'entretenir de façon plus étendue une relation résonnante au monde. Ce dernier travail suppose que l'éducation ne fasse pas elle-même obstacle à la résonance, par la rationalisation, l'objectivation, l'instrumentalisation, la saturation – sans, bien sûr, rejeter en bloc ce que les Lumières nous ont apporté d'essentiel. La résonance permet de sortir en partie des « raisons closes » sur elles-mêmes (Edgar Morin) : instrumentales, caractérisées par une hégémonie du calcul, coupées des imaginaires, du sensible... La résonance est indéniablement un point d'appui dans une transformation de l'éducation. Complémentairement, comme nous l'avons signifié, il est nécessaire de penser la question de la résistance et de la conflictualité – ce que Rosa ne fait qu'en partie. La résonance est subversive et est, de ce fait, un outil de choix pour penser l'éducation au politique. Mais jusqu'où est-elle disruptive ? L'avènement d'un renouvellement du monde en profondeur peut-il faire l'économie de la rupture ? En effet, d'un point de vue physique il y a « résonance » jusqu'à une « disruption » (rupture). Lorsque la disruption a lieu, nous ne sommes plus dans une configuration résonnante.

Le postulat de Rosa selon lequel, *de facto*, nous coexistons davantage que nous n'existons rejoint ceux des convivialistes. La proximité entre nos manifestes et *Résonance* (2018 [2016]) ou *Rendre le monde indisponible* (2020 [2018]) rend d'autant plus pertinente l'appréhension convivialiste de la résonance. Les uns et les autres insistent sur la « coexistence » et son opposition à l'*hubris* – de façon

explicite dans les manifestes convivialistes, implicite chez Rosa. Le paradigme de la résonance est d'ailleurs proche de celui du don, développé dans le cadre de la *Revue du MAUSS*, qui a ensuite irrigué la philosophie politique convivialiste. Comme le signifie le sociologue français Alain Caillé, à l'origine du MAUSS (Mouvement anti-utilitariste dans les sciences sociales) comme du convivialisme, ces deux paradigmes « parlent pour l'essentiel de la même chose, en disent à peu près la même chose, mais dans des vocabulaires théoriques différents » (Caillé, p. 399). Ils se positionnent tous deux à l'articulation de la théorie sociologique et de la philosophie politique et sont contre toute forme d'utilitarisme. Ils s'opposent à une anthropologie qui pourrait se réduire à la seule logique d'un *homo œconomicus*: « Une relation de don réussie résonne. Réciproquement, une relation qui résonne est sans doute une relation de don réussie » (*ibid.*, p. 405).

Mais les divergences sont réelles, et les convivialistes mettent l'accent sur l'idée d'opposition et de conflit. Avons-nous, avec la résonance, un concept suffisamment puissant pour penser une transformation radicale du monde tel qu'il va ? Le convivialisme lui-même ne serait-il pas trop modéré au regard de l'ambition d'un changement radical du monde commun ? Le philosophe Stathis Kouvélakis dans *La Critique défaite. Émergence et domestication de la Théorie critique* aspire lui aussi à ces changements profonds et regrette une atténuation de la critique, qui prend parfois la forme d'une thérapeutique aux excès du capitalisme. Pour lui, face à l'échec de la pensée comme de la politique, seule la révolution fait figure de projet politique légitime. Oui, le capitalisme néolibéral contemporain



dérégulé, rentier et spéculatif, conduit par l'optimisation financière, est à renverser. Mais la révolution – entendue comme un renversement par la force du régime politique – est-elle le meilleur moyen d'y parvenir ? A-t-elle le monopole de la transformation du monde en profondeur et de façon radicale ? L'éducation a aussi cette ambition. Ici, la révolution prend une autre acception, celle d'un arrachement au déterminisme économique et d'une libération créative.

Compte tenu de la gravité des problématiques anthropologiques contemporaines, nous avons parfois l'impression que le choix que nous avons à faire est aussi simple que cela : éducation ou barbarie (Charlot) ? L'éducation en question ne serait en rien le prolongement de ce que nous avons connu jusque-là, mais bien une éducation politique – dont les outils sont ceux de la problématisation (Fabre) et non de l'endoctrinement – fondamentalement renouvelée : « C'est désormais une autre manière de définir ce que veut dire être pleinement humain et digne de l'humanité qu'il nous faut trouver, expliciter et faire partager » (Internationale convivialiste, p. 33). Cette réflexion collective n'est qu'une ébauche au sein d'un vaste chantier à défricher. Il s'agit de faire en sorte que les crises à venir participent d'une refonte de la pensée éducative qui a participé à les produire. À ce jour, nous avons eu l'occasion de constater une préoccupation plutôt techniciste – comme avec la « continuité pédagogique » prônée par l'Éducation nationale lors de la crise sanitaire. Une société convivialiste « sera une société réflexive et éducative » (Internationale convivialiste, p. 96) et, à ce jour, comme le faisait remarquer récemment Alain Caillé dans un entretien (Caillé, Wallenhorst), il n'existe pas encore de pensée convivialiste de l'éducation. C'est au sein

d'une pensée éducative que nous proposons une appropriation et un questionnement convivialiste de la résonance.

## Références bibliographiques

- A. Caillé, « Don et résonance. En écho à la sociologie de Hartmut Rosa. Vers une synthèse ? », *Revue du MAUSS*, n° 53, 2019, p. 397-411.
- A. Caillé et N. Wallenhorst, « Faire front face à l'*hubris* » (entretien), *Éducation permanente*, 2020.
- B. Charlot, *Éducation ou barbarie*, Paris, Anthropos, 2020.
- Convivialistes (les), *Manifeste convivialiste*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2013.
- M. Fabre, *Éduquer pour un monde problématique. La carte et la boussole*, Paris, PUF, 2011.
- Internationale convivialiste, *Second manifeste convivialiste*, Arles, Actes Sud, 2020.
- S. Kouvelakis, *La Critique défaite. Émergence et domestication de la Théorie critique*, Paris, Éditions Amsterdam, 2019.
- H. Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*, Paris, La Découverte, 2010 [2006].
- H. Rosa, *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*, Paris, La Découverte, 2018 [2016].
- H. Rosa, *Rendre le monde indisponible*, Paris, La Découverte, 2020 [2018].
- N. Wallenhorst, S. Mellot et A. Theviot (dir.), *Interconnectés ? Numérique et convivialisme*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2020.

## CHAPITRE PREMIER

# Le temps de la résonance

*Renaud Hétier*

**L**a position spécifique de l'enfant eu égard à l'expérience de la résonance est peu thématifiée par Hartmut Rosa. On entrevoit pourtant bien que l'enfance y prédispose, mais sans qu'on sache précisément pourquoi. Le dispositif scolaire est, en revanche, bien analysé par le même Rosa, qui insiste surtout sur la qualité des relations, le contact entre maître et élève, le climat de la classe (bien qu'il n'évoque pas la disponibilité relationnelle à proprement parler).

Pour tâcher d'apporter quelques éléments de réponse, nous tenterons d'abord de cerner le phénomène de la résonance en tant que celui-ci est, comme l'affirme Rosa avec insistance, « incontrôlable », qu'il est un événement impossible à reproduire à volonté. Dans le but de mieux comprendre la position spécifique de l'enfant au regard de ce phénomène, nous nous appuierons sur le concept de jeu, qui permet une exploration gratuite du monde, des expériences

ouvertes. Le jeune enfant, tout particulièrement, semble ouvert à tout ce qui se présente à lui et cherche à faire « répondre », à faire « parler » tous les objets qu'il rencontre. On ne peut cependant occulter que, passée la petite enfance, les enfants eux-mêmes sont exposés à une perte de résonance. D'abord parce qu'ils sont très encadrés (scolarité, activités dirigées) et soumis à des programmes où l'imprévu a peu de place. Ensuite parce que nombre d'entre eux sont accaparés, sur leur temps libre, par des activités numériques, toujours disponibles... et, partant, sans doute peu résonnantes. La question se pose enfin de la présence des adultes auprès des enfants : faut-il qu'ils soient toujours présents, toujours disponibles, pour répondre aux demandes des enfants ? Ou bien l'enjeu n'est-il pas qu'en laissant du « jeu » dans la relation, ils permettent à l'enfant de se tourner vers de nouveaux objets (ceux de la culture, notamment) pour faire ses propres expériences de résonance ?

### **La résonance : un événement incontrôlable ?**

Quelles sont les conditions d'une relation résonnante au monde, c'est-à-dire d'une relation qui soit à la fois sensible et sensée avec des entités véritablement autres ? Des entités *autres* qui ne soient donc ni des objets qu'on a sous la main (tels ceux que produit l'industrie ou l'industrialisation des activités et des loisirs) ni de simples « échos » – « l'écho ne possède pas de *voix propre* [...], dans l'écho ne retentit que ce qui nous est propre, et non ce qui répond » (Rosa, 2018, p. 191). Rosa ne cesse d'insister, dans ses deux derniers ouvrages, sur l'indisponibilité, qui est essentiellement une